

Zeitschrift: Revue historique vaudoise
Herausgeber: Société vaudoise d'histoire et d'archéologie
Band: 16 (1908)
Heft: 2

Artikel: À propos de "la trompette de Marengo"
Autor: Couvreu, Emile
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-16064>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 11.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

l'année de l'Annonciation en 1422¹, moins de dix ans avant sa réunion, contrairement à la théorie. L'évêque, Georges de Saluces, contrairement aussi, fait usage du style de la nativité, immédiatement après sa clôture, le 23 avril 1449². Cette dernière date nous amène directement à un problème très important que nous exposerons dans un des chapitres subséquents, savoir : Dans quelle mesure a-t-on employé l'année natale dans le diocèse de Lausanne, au XIV^e et au XV^e siècle, concurremment avec l'année de l'Annonciation ?

(A suivre.)

E.-L. BURNET.

A PROPOS DE

„LA TROMPETTE DE MARENGO”

Le roman historique a ses détracteurs comme il a ses partisans. Selon les uns, avec son mélange arbitraire de fiction et de réalité, ce genre bâtard ne peut que fausser les idées des foules ignorantes et crédules. Mieux vaudrait donc qu'il n'existant pas. Selon les autres il fournit un aliment substantiel à l'imagination, il aide à mieux comprendre le passé. Ceux-ci, passionnés d'Alexandre Dumas, sont prêts à affirmer, pour peu qu'on les y pousse, que *Les Trois Mousquetaires* donnent du temps de Richelieu une image plus fidèle et plus vivante que maint recueil poudreux d'érudition laborieuse. Ceux-là dédaignent les œuvres de Walter Scott, de Bulwer-Lytton ou de Georg Ebers, et même *Cinq-Mars*,

¹ Guillaume de Challant vend au Chapitre des tailles à Albeuve : « Nos Guillermus... Datum et actum in Camera picta domus episcopalis Lausannensis, die Veneris XIII mensis Februarii, A. D. MCCCCXXI ab Annunciatione dominica sumpto. » — Arch. cant vaud., layette 93, n° 2588. C'est bien en 1422 que le 13 février tombe un vendredi (en 1421, un jeudi).

² Georges de Saluces nomme un graveur à la Monnaye : « Geor-gius... Datum in Castro nostro Sancti Marii lausannensis, sub sigillo Camere nostre, die 23 mensis Aprilis, anno a nativitate Domini MCCCCXLIX. » — M. D. R., T. XXXI, p. 427.

Notre-Dame-de-Paris, *Salammbô*, fatras d'archéologie, que les récentes fouilles de Carthage réduisent à néant.

Quoi qu'il en soit, que l'on aime ou non ces reconstitutions plus ou moins fantaisistes des âges disparus, elles prennent au bout de vingt ou trente ans, généralement, un air caduc et suranné. Et les raisons de cette décrépitude sont aisées à saisir. C'est d'abord que nos connaissances s'étendent, s'accroissent, se multiplient de jour en jour, et qu'en se précisant, en s'éclairant sans cesse de lumières nouvelles sur les gens et les choses de jadis, ces connaissances transforment la vérité d'hier en erreur aujourd'hui. C'est aussi que chaque génération explique et juge à sa manière, avec sa mentalité à elle, les mœurs, les coutumes, les usages et les modes de ses devanciers immédiats, revise les causes cent fois entendues et surtout renverse allègrement les idoles de la veille.

En de telles circonstances il faut du courage, semble-t-il, pour affronter et les exigences du public à l'heure présente et les railleries critiques de la postérité. Quiconque s'aventure dans le champ clos de l'histoire que se disputent jalousement l'art et la science, s'expose à recevoir, de droite et de gauche, maint coup de boutoir. Mais les obstacles, les difficultés, loin d'effrayer certains romanciers, les attirent, les stimulent, et c'est avec une tranquille audace que M. Samuel Cornut entre en lice, avec *La Trompette de Marengo*, éditée chez Payot à Lausanne, au seuil de l'an 1908.

Dans une précédente publication déjà, *Le Testament de ma jeunesse*, se trouvaient quelques pages dignes de fixer et de retenir l'attention des historiens. Ces pages, consacrées au major Davel, sont parmi les plus émouvantes, les plus belles et les plus vraies qui aient été écrites sur ce sujet. Elles mériteraient, à ce titre, d'être lues et commentées en classe, dans nos écoles, aux leçons d'instruction.

civique. Le nouveau livre de M. Cornut qui décrit des scènes de la vie vaudoise entre 1800 et 1816, renferme également des parties intéressantes et instructives, au point de vue historique, le seul que nous ayons l'intention d'envisager ici.

Il y aurait, à ce propos, matière peut-être à une discussion piquante et pleine d'actualité. En effet l'histoire, considérée jusqu'au siècle dernier comme une création avant tout littéraire, tend à devenir de plus en plus une discipline scientifique. Elle réclame, elle exige désormais, afin d'établir l'authenticité absolue des faits, des méthodes rigoureuses et systématiques. Les érudits, les savants contemporains remettent tout en question, sapent le crédit attaché à un Taine, à un Albert Sorel — pour ne parler que des morts — parce que les travaux de ces « académiciens » manquent de solidité, d'exactitude, de précision. Lisez là-dessus le volume de M. Aulard : *Taine, historien de la Révolution française*, tout frais sorti de presse, et dans la jeune et agressive *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, une série d'articles, datant de 1904 et 1905, et consacrés à l'étude analytique du grand ouvrage d'Albert Sorel : *L'Europe et la Révolution française*.

Toutefois l'interprétation, l'appréciation des faits, quoi qu'on dise, ne restera-t-elle pas en quelque mesure et dans certaines limites, toujours subjective et personnelle et par conséquent aléatoire ? Ne changera-t-elle pas forcément selon les lieux, les époques, les individus ? L'art que l'on songe à chasser d'un domaine où il a si longtemps régné en maître, reprend ses droits. C'est lui qui crée la forme et, avec la forme, l'expression appelée à révéler notre sensibilité, à traduire nos idées et nos sentiments. C'est l'art qui crée la vie, qui ressuscite par sa toute-puissance les civilisations plongées dans la poussière de l'oubli. Magicien subtil et prestigieux, il transpose en quelque sorte les événements

afin de nous les faire mieux comprendre et de leur donner, à nos yeux, un sens.

M. Cornut n'a pas failli à sa tâche d'artiste. Il a tracé une série de tableaux saisissants et curieux qui laissent l'impression de choses vues et senties. C'est d'abord le passage de Bonaparte et de l'armée de réserve à travers la vallée du Rhône, en mai 1800, morceau d'allure épique, — le meilleur venu de tout le livre, à notre avis. Puis voici dans un cabaret « à façade lépreuse » des conciliabules louches, des conspirations sourdes, qui rappellent, sans rien perdre de leur originalité ni de leur saveur naturaliste, quelque scène de Balzac tirée des *Chouans* ou d'*Une ténébreuse affaire*. Signalons plus loin le sac de la maison seigneuriale de Fontanay, rendu avec une puissance farouche grâce à des détails pris sur le vif mais magnifiés par une vision de poète. Ailleurs, deux amoureux longent en diligence les rives du lac Léman et ceci nous reporte au temps idyllique où Clarens et Montreux n'étaient que des hameaux. Ici, c'est une réunion de paysans dans la « vaste pièce appelée chavanne, où, chaque soir, le lait tiré tout chaud de la vache et superbe-ment couvert d'écume était versé dans des baquets de sapin d'une exquise propreté. » Là, ce sont les salons de la rue de Bourg, où s'assemblent « la meilleure société » ; l'appartement du landamman Pidou, sur la place de la Palud. Vis-à-vis, à l'Hôtel de Ville, a lieu un entretien dramatique entre le général autrichien Bubna, chef des Alliés, et un représentant de l'aristocratie vaudoise, Raoul d'Oleyres, création romanesque de M. Cornut. Enfin, dans une fête populaire, un banquet où sont attablés le doyen Bridel, le botaniste Muret, le pasteur Chavannes, un chant joyeux s'élève :

« Ce n'était plus la *Marseillaise* et sa furie française ; la
» petite république avait maintenant son hymne à elle, fait
» à son image, une chanson d'allure lente comme celle du
» laboureur dans le sillon, indécise comme le génie vaudois,

» douce comme une berceuse, riante comme un chant de paix. »

Il s'agit, on le devine, des couplets du doyen Curtat, *Le Canton de Vaud, si beau.*

Nous côtoyons ainsi l'histoire politique et littéraire, économique et sociale de tout un petit peuple. L'auteur s'est documenté consciencieusement. Il recherche, il accumule avec amour ces menues observations plaisantes et pittoresques qui aident à donner la sensation du vrai ou, si l'on préfère, l'illusion de la réalité. Dans une première version, parue en feuilleton au journal *Le Temps*, il avait cité, parmi les hôtes des Ropraz, le bailli d'Erlach ; dans le volume ce nom est biffé. M. Cornut, s'étant renseigné, a appris qu'à l'époque en question, c'était un bailli de Tscharner qui résidait non loin de ce bourg idéal de Fontanay, situé « entre plaine et montagne, à cinq ou six kilomètres du Léman ». Autre exemple. Après l'irruption au château de Coppet d'une bande de paysans séditieux, Necker écrivait : « La scène s'est passée avec décence, le genre une fois admis. » Cette remarque, rapportée par M. Mottaz dans *Les Bourla-Papey et la Révolution vaudoise*, M. Cornut la cueille au vol et la place dans la bouche d'un seigneur aux prises avec des visiteurs inopportuns : « Allons, citoyens, le genre admis, tout s'est bien passé. » En somme, l'écrivain vise avec raison non pas la vérité littérale, textuelle, mais une vérité d'ensemble, de ton, de gestes, de couleur, la seule ici nécessaire. Pour mieux faire éclater cette dernière, il la ramasse à certains moments, il la condense, la résume en un trait énergique, concis, propre à frapper l'esprit. Un court dialogue entre campagnards lui suffit pour nous éclairer sur la situation confuse du pays de Vaud, de l'année 1798 à l'année 1803, alors que ses destinées n'étaient pas encore fixées. Guidé par une intuition profonde, d'un mot, il explique pourquoi notre population n'a jamais sérieusement prêté l'oreille à certaines fantaisies révolution-

naires flottant dans l'air : ce mot, dans toute sa naïveté, c'est le fermier de M. de Ropraz qui l'énonce, et l'on perçoit jusqu'à l'accent :

— « Je suis rien tant pour ces nouveaux noms. Nous, on n'est pas des Lémans, on est des Vaudois, et puis c'est bon. »

Tel était le fond même de la pensée des habitants de la contrée. Ils ne désiraient être ni Bernois, ni Français, ni Lémans, ni Helvétiens, mais rester simplement Vaudois.

Il circule dans *La Trompette de Marengo* un souffle d'épopée, d'épopée familiale, fraîche et agreste. Un enthousiasme patriotique soulève le poète, l'entraîne parfois au-delà du réel. C'est dire qu'il abandonne de temps à autre le terrain ferme de l'histoire, pour suivre l'envolée de ses rêves chimériques.

Mais qui n'en a fait autant ? Tacite lui-même, à en croire son plus récent critique, M. Bacha, aurait dépensé les forces de son merveilleux talent à créer des fables tragiques, des situations invraisemblables, des crimes impossibles, et les *Annales* ne seraient, à tout prendre, que le plus attachant des romans historiques.

Qu'en conclure, sinon qu'il n'y a nul opprobre pour nos conteurs et romanciers modernes à cultiver ce genre littéraire, lequel, en dépit des restrictions pédantes de quelques remueurs d'archives, est appelé, croyons-nous, à fleurir longtemps encore.

Emile COUVREU.

